

La fabrique d'une culture de tradition orale...

Philippe Dubé

Volume 14, 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037458ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1037458ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Dubé, P. (2016). La fabrique d'une culture de tradition orale.... *Rabaska*, 14, 191–193. <https://doi.org/10.7202/1037458ar>

Opinion

La fabrique d'une culture de tradition orale...

PHILIPPE DUBÉ

Université Laval

*La langue canadienne-française est la plus puissante au monde.
C'est de valeur qu'on peut [sic] pas l'étudier au collège,
car c'est une des langues les plus « langagées » du monde.
Elle est non écrite ; elle est la langue de la parole et non de la plume.*

Jack Kerouac¹

Poursuivant le questionnement soulevé par la récente parution du livre d'Isabelle Daunais, *Le Roman sans aventure* (Boréal, 2015), je souhaiterais revenir sur la question que pose l'auteure à travers son essai qui affirme que le roman québécois dans son état a toujours manqué de romanesque. Je ne discuterai pas ici de la valeur de cette thèse, car c'est aux littéraires d'en débattre.

À cette question plutôt grave amenée par notre respectée collègue de McGill, alors que je terminais la lecture de son brillant essai, m'est venue l'idée – sinon le réflexe – de mettre en perspective historique le contexte culturel québécois du point de vue de l'ethnologie. Pour faire la démonstration que le roman d'ici est expurgé d'aventure réelle, l'auteure remonte jusqu'aux origines de notre littérature (*La Terre paternelle* de Patrice Lacombe, 1846, et *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé, 1863). Pour puiser à cette même source comme un véritable chemin de Damas, je ne répéterai pas les paroles insolentes de Lord Durham à l'égard de la culture québécoise publiées dans son rapport en 1839. Mais, je m'y référerai. Incidemment, John George Lambton, 1^{er} comte de Durham, a commis non seulement une bourde énorme en usant d'une formule inconvenante, mais il a aussi commis la grave erreur de ne pas avoir pris directement contact avec la population locale dans son examen de la réalité du Bas-Canada. Sa posture de haut fonctionnaire britannique a fait qu'il a tout

1. Jack Kerouac, *La vie est d'hommage*, textes établis et présentés par Jean-Christophe Cloutier, Montréal, Boréal, 2016, p. 26.

ignoré de la littérature que pratiquait pourtant « naturellement » la population québécoise depuis plus de deux cents ans. Ce qui nous amène à situer le courant littéraire québécois comme ayant une longue préhistoire que les ethnologues et folkloristes (Luc Lacourcière en tête) ont nommée à juste titre la littérature orale. En quelque sorte, celle qui est non écrite, mais non moins vivante avec ses récits de fiction anonymes (contes et légendes), et transmise oralement dans des formes souvent libres, mais dont le fond reste le même.

Livre porteur

Portons tout d'abord un premier regard de médiologue (Régis Debray) sur cette situation en amenant la question du médium sur la table de réflexion concernant le statut du roman dans la culture québécoise. Avant même de considérer le genre littéraire romanesque, on doit prendre en compte le fait que le roman pour exister dépend entièrement de l'imprimé comme support à sa circulation. Sans imprimé, pas de roman possible. À cette époque, qui le distribue, qui en fait la promotion ? À quel public est-il destiné ? Que dire maintenant des lecteurs : où sont-ils, qui sont-ils ? C'est à ce premier stade d'interrogation que nous devons situer la question d'Isabelle Daunais. Quel est le contexte culturel des origines du livre alors que la grande majorité de la population se débat à survivre dans un milieu inhospitalier et rude à souhait. Il n'en faut pas plus pour penser que la tradition orale, parce que facile à colporter, est, en ce temps-là, à son zénith et que le peuple a certainement la tête ailleurs que dans les livres, au moment où la société québécoise tente, de peine et de misère, de se construire à l'arraché. Dans ce contexte, la malade impuissance du roman québécois à créer de l'aventure est peut-être attribuable au seul fait que son apparition correspond tout simplement au temps fort de la littérature orale alors que l'imprimé circule faiblement aux côtés de la parole populaire. D'ailleurs, la première génération de nos littéraires en usait abondamment, comme le relate l'auteure : « [...] les romanciers abandonnent la narration en forme de conte et les personnages plus ou moins stéréotypés de leurs devanciers au profit de l'esthétique réaliste [...] » (p. 87). Et d'ajouter : « [...], longtemps réservée à quelques-uns, la littérature au Québec, n'était pas pour l'écrivain (et pour le lecteur) un référent naturel. » (p. 129-130).

Geôle idyllique

De plus, Isabelle Daunais impute cette impuissance du roman québécois au fait que les récits et leurs auteurs sont pris au piège d'une idylle omni-

présente, c'est-à-dire « un monde apaisé, sans conflit et sans aventure² » (p. 170), « une vie à l'abri du monde, faite d'aisance, de repos, d'absence de combat » (p. 100). Une sorte d'idylle native qui envahit non seulement notre art romanesque, mais le Québec culturel tout entier comme un espace soustrait aux confrontations du monde. Ceci s'explique peut-être par la nature même de la littérature orale et de son effet insidieux sur l'imaginaire québécois. Je m'explique. Les classes populaires ont durablement marqué la culture québécoise et c'est à travers la littérature orale qu'elle a trouvé sa première et pleine expression. Les œuvres d'expression orale – non écrites – sont des éléments culturels qui ont pour effet de créer du lien social à travers un processus de cohésion communautaire à l'échelle d'un groupe de proximité. Elles visent à rassurer, à rassembler bien plus qu'à ébranler. On pourrait avancer que le goût populaire pour la littérature orale a eu pour effet de nous maintenir dans un état idyllique, car son rôle à la base est de contrer la division au sein du groupe qui cherche à survivre.

Pour terminer, je proposerais à la discussion en cours l'hypothèse suivante qui énonce que la difficulté de notre roman à se sortir du monde apaisé, tranquille, à l'abri des intempéries du monde que nous offre l'idylle ambiante est tributaire du poids de la tradition orale encore vivace, qui agit sur nous comme une force contraire aux ambitions du romanesque. Par exemple, le succès populaire d'un Fred Pellerin (et avant lui combien d'autres) témoigne de cette eau consensuelle dans laquelle baigne encore aujourd'hui la culture québécoise. Le roman par contre s'adresse à une masse indifférenciée de lecteurs isolés qui cherchent dans la solitude à se distancier du groupe, alors que, dans la tradition orale, l'œuvre faite de paroles existe pour la multitude, précisément pour rassembler et, au passage, ramener au bercail les brebis égarées. Elle agit comme un ciment social à l'échelle communautaire. Comme le dit Milan Kundera, « la seule raison d'être du roman est de dire ce que seul le roman peut dire ». Alors il faudrait sans doute aller voir ailleurs, en cherchant où se trouve finalement l'aventure dans l'imaginaire québécois. Le médium roman n'est peut-être pas au Québec la forme idéale pour l'exprimer littérairement. Il est peut-être temps – à l'instar d'André Major – de faire « ses adieux au roman », car la vie est ailleurs.

2. Au sens de Milan Kundera : « Aventure : façon d'embrasser le monde », *L'Identité*, Gallimard, Folio, 2000, p. 56.